

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°38 – avril /mai 2012

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

## DE L'INITIATION NOVALISIENNE

**L**e poète romantique allemand Novalis (Friedrich von Hardenberg) est né le 2 mai 1772, au manoir familial d'Oberwiederstedt, dans le comté de Mansfeld. Il est mort le 25 mars 1801, à Weissenfels. Il ne connut pas d'autre initiation que la mort de sa jeune fiancée, Sophie von Kühn, à peine âgée de 15 ans, le 19 mars 1797 : « *Je vois très clairement quel hasard céleste fut pour moi sa mort à elle – la clé de tout – un merveilleux coup du destin* ». Dès lors, il renoncera au monde de la Lumière et il ne s'exprimera plus que depuis celui de la Nuit, cette Terre céleste dont son œuvre poétique, et singulièrement ses *Hymnes à la Nuit*, ses nombreux fragments philosophiques ainsi que son unique roman, dont il n'a rédigé que la première partie, *Henri d'Ofterdingen*, portent la trace fidèle : comme autant de témoignages de son ascension vers le « pays de Sophie » d'abord, ce Monde des disciples amoureux de *Sophia*, la Sagesse divine, dont il eut le pressentiment, puis la vision durant les mois qui suivirent la mort de Sophie. Ensuite, vers « le Saint, l'inconnu », qu'il atteindra en mourant. Phtisique, il s'éteindra à l'âge de 29 ans.

Tandis qu'il s'affranchissait de la vie terrestre, après que Sophie l'eut quitté, certes il a continué à mener de front ses études scientifiques, à l'Académie des Mines de Freiberg, ses activités professionnelles (à la fin de l'année 1799, il est assesseur aux salines de Thuringe), ainsi que son œuvre poétique et philosophique. Il s'est même attaché à une autre jeune fille, Julie Charpentier – qui est sans doute Mathilde dans *Henri d'Ofterdingen*. Toutefois, depuis la mort prématurée de Sophie, toute son existence tendait vers sa propre fin dont il faut rappeler les circonstances, d'après Friedrich Schlegel : « Il est certain qu'il n'a eu aucun pressentiment de sa mort, et il est à vrai dire à peine croyable de mourir d'une manière si douce et si belle ».

L'influence de Jacob Böhme sur son œuvre mérite également d'être signalée. Bien que tardive et ne concernant vraiment que les derniers chapitres de *Henri d'Ofterdingen*, elle manifeste plutôt l'affinité initiatique de sa démarche avec la voie du « théosophe de Görlitz ». On ne saurait affirmer toutefois que Novalis fut un disciple de Jacob Böhme. Il s'inscrit plutôt dans une généalogie spirituelle à laquelle appartient aussi Jacob Böhme. Novalis est indubitablement le maître de cette voie qui lui est propre et c'est parce qu'il fut lui-même ce maître spirituel qu'il existe aujourd'hui encore des disciples de NOVALIS.

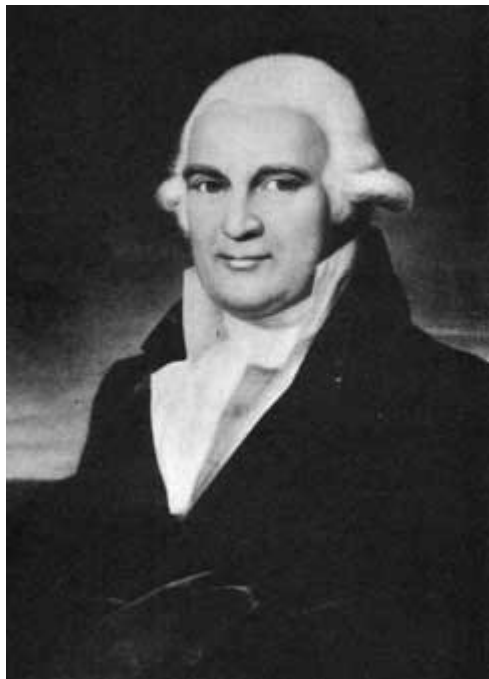
---

**DOCUMENT BIOGRAPHIQUE**

A. G. WERNER

« Werner est un praticien de la pathologie humorale en géognosie. (L'eau a en tout cas formé essentiellement la surface du globe) »<sup>1</sup>.  
Novalis

*Le 1<sup>er</sup> décembre 1797, Novalis se rend à Freiberg (Saxe) pour y suivre les cours de la fameuse Académie des Mines, attiré par la réputation d'A.G. Werner (1750-1817), alors Inspecteur des Mines et Professeur de Minéralogie. Ce dernier lui inspirera bientôt la figure du Maître des Disciples à Saïs, et plus tard les propos du Mineur dans Henri d'Ofterdingen. A.G. Werner était aussi un savant de renommée européenne (comme on lira dans sa biographie, ci-après).*



*Abraham Gotlob Werner, par Gehrard von Kugelgen*

Extrait des *Disciples à Saïs*<sup>2</sup>

**P**eu après, quelqu'un énonça : « L'Écriture sainte n'a besoin d'aucune explication. Celui qui parle vrai, celui-là est plein de la vie éternelle et ses écrits nous paraissent être en

---

<sup>1</sup> Novalis, *Les études de Freiberg (1797-1798)*, 85.

<sup>2</sup> Traduction Armel Guerne, in *Œuvres complètes* de Novalis, Gallimard, 1975.

prodigieuse affinité avec les authentiques mystères, car ils sont un accord de la symphonie de l'Univers ».

C'est assurément de notre Maître que cette voix parlait, car il a l'intelligence de la synthèse et sait rassembler les traits qui sont partout épars. Un éclat particulier flamboyé dans son regard lorsque, justement devant nous, les hautes runes se découvrent, et qu'alors il guette dans nos yeux et attend que se lève l'étoile, en nous aussi, qui doit nous rendre évidente et intelligible la Figure. Voit-il que nous demeurons tristes parce que la nuit ne veut pas reculer ? alors il nous console et promet au voyant assidu et fidèle une fortune meilleure à venir. Souvent il nous conta comment, lorsqu'il était enfant, son penchant à faire jouer ses sens, le souci de s'occuper d'eux et de les satisfaire, ne lui laissaient aucun loisir. Il contemplait les étoiles et reproduisait sur le sable leur position et leur course. Sans repos, il plongeait son regard dans l'océan des airs, admirant sa transparence, ses mouvements, ses nuages, ses lumières ; et sa contemplation ne connaissait pas de fatigue. Il recueillait et assemblait des pierres, des fleurs, des scarabées de toutes sortes, les rangeait de diverses manières, en files, en séries. Il observait de toute son attention les hommes et les animaux ; il s'asseyait sur le rivage de la mer, cherchait des coquillages. En lui, il épiait le mouvement de ses pensées et de ses sentiments. Il ne savait pas où le poussait son immense désir. Quand il fut plus âgé, il alla ici et là, visita d'autres paysages, considéra d'autres mers, respira un air nouveau ; il vit des étoiles étrangères, examina des plantes, des animaux, des hommes inconnus ; il descendit au fond des cavernes, vit quelles couches bariolées, quelles stratifications achevaient la structure terrestre, il moula, en l'y pressant, de la glaise dans les formes curieuses des rochers. A présent, il retrouvait partout des choses connues – mêlées seulement et appariées étrangement – et ainsi, souvent, des choses s'ordonnaient d'elles-mêmes en lui, extraordinaires et rares. De bonne heure, en tout, il remarquait les combinaisons, les rencontres, les coïncidences. Il finit par ne voir plus rien isolément. Les perceptions de ses sens se pressaient en grandes images colorées et diverses : il entendait, voyait, touchait et pensait en même temps. Il se réjouissait à assembler les choses étrangères. Tantôt les étoiles étaient des hommes, tantôt les hommes des étoiles, les pierres des animaux, les nuages des plantes ; il jouait avec les forces et les phénomènes ; il savait où et comment trouver ceci et cela, et il pouvait le laisser apparaître ; et c'est ainsi qu'il touchait lui-même aux cordes profondes, cherchant sur elles et s'approchant des sons purs et des rythmes.

**A** Braham Gotleb Werner naquit le 5 septembre 1750, à Webran, près Quïess, dans la Lusace supérieure. Pourvu par la nature d'une rare force d'intelligence et d'une grande puissance d'observation, il était également doué de l'heureuse faculté de la méthode, d'une brillante imagination et d'une mémoire durable. D'après le désir de son père, qui était devenu l'agent d'un comte Solmischen Eisenhammer, Werner se dévoua entièrement, dès ses premiers ans, à la même occupation. Il reçut les éléments de l'éducation dans l'école de l'hôpital des Orphelins, à Buntzlau en Silésie, et il fut ensuite placé à l'Académie de Freyberg, d'où il sortit pour aller étudier à Leipsick. Là, et durant toute sa vie, Werner s'efforça d'acquérir des connaissances scientifiques ; et tandis qu'il obtenait une réputation pour ses progrès dans la Littérature et dans les Langues, il continuait d'être un juge sévère pour lui-même, se montrant doux et indulgent pour les autres, affectionné et généreux. C'était un véritable patriote, et cependant un citoyen du monde dans la plus honorable acception de ce mot.

Ce fut à Leipsick, dans l'année 1774, que Werner, déjà très distingué, non moins pour ses connaissances en Histoire naturelle que pour celles qu'il avait dans le Droit, jeta les fondements de ses opinions sur l'Oryctognosie, science dont il fut l'inventeur. Au lieu de cette masse confuse de faits, dont cette espèce de connaissance était composée jusqu'alors, il introduisit des descriptions complètes, exprimées dans un langage heureusement choisi, expressif et scientifique, qui a terminé la difficulté qu'il y avait de placer les principes de science dans un point de vue facile à concevoir. Sa nouvelle méthode, à cause de la nature intelligible de ses explications, fut bientôt généralement connue et adoptée ; et, en 1780, Werner, dans la traduction du système de Cronstedt, qu'il publia alors, expliqua, dans une forme convenable, sa méthode de classification et ses opinions en général, illustrées et perfectionnées depuis leur origine par des changements et des additions successives. En 1791, il publia un second exposé de sa doctrine, après avoir augmenté considérablement ses connaissances minéralogiques dans la rédaction du catalogue d'une collection de minéraux formée par M. Pabst d'Ohain.

Dans l'année 1775, peu de temps après avoir commencé sa carrière d'auteur, Werner parvint à un état fixe dans l'Académie de Freyberg, le berceau le plus récent de la Minéralogie en Allemagne, et destinée à la faire reflourir avec un nouvel éclat, par suite de ses travaux. Il fut appointé comme adjoint au professorat, et comme surintendant du Muséum, et, dans cet emploi, sa grande propension aux recherches et aux observations obtint un vaste champ, et, par ses sorties sans frein et un peu enthousiastes, en dépit de beaucoup

d'oppositions, il conquiert un grand nombre de partisans et l'admiration générale. Les efforts que l'on fit pour persécuter Werner et pour empêcher l'introduction de sa doctrine, eurent presque l'effet contraire à celui que leurs auteurs en attendaient, et contribuèrent surtout à hâter un résultat si favorable et si brillant pour lui. Les bornes de la science furent bientôt étendues par les effets de ses travaux favoris ; la Géognosie, réduite à une forme intelligible, ce qui était entièrement dû à Werner, fut considérée dès lors comme faisant partie de la science. Sa théorie sur les périodes dans la formation des montagnes, ses recherches sur les roches et la nature de leur aggrégation dans les masses dont la croûte de la terre est composée, ses réflexions sur la structure interne des montagnes, sa théorie des filons, sa doctrine des formations, et sur l'origine des derniers trapps<sup>3</sup> et sur les volcans, porteront le nom de Werner jusqu'à la postérité la plus reculée. La Géologie, comme Werner l'a formée, peut être considérée comme la Philosophie de la Minéralogie, la plus belle et la plus parfaite partie de la Philosophie de la nature inorganique. Chaque question qui a été proposée sur ce sujet, tous les objets en connexion avec la structure de la terre, et qui ont rapport avec les masses dont elle est composée, sont un sujet d'occupation pour les esprits les plus élevés. Leibnitz, Descartes, Bacon, Burnett, Laplace, et tous les hommes illustres des temps anciens et modernes, se sont occupés de ce genre de recherches.

Werner travailla beaucoup plus par ses cours que par ses écrits, car il considérait que les ouvrages innombrables sur la Minéralogie qu'il avait consultés lui avaient plus nuï qu'ils ne l'avaient instruit ; tout ce que leurs auteurs avaient fait dans la plus grande partie de ce qui était connu sur ce sujet, lui paraissant trop imparfait pour attirer son attention. La Science aura cependant un sujet de se réjouir de ce que parmi les travaux terminés de Werner, et qu'il a légués à l'Académie de Freyberg, on a trouvé plusieurs manuscrits bien rédigés, dont on ne saurait trop tôt désirer la publication.

Pendant que la science à laquelle Werner semble avoir imposé des lois, était continuée de sa part, ses doctrines, aussitôt qu'elles furent connues, furent pillées par les autres ; et avertis par la circonstance que Werner continuait par de fréquents changements, et par des améliorations à séparer encore plus ses opinions des leurs, nous fûmes inondés de livres sur sa théorie, dont les auteurs ne suivirent pas les idées de leur maître, quoique nombreuses et étendues autant que possible ; mais ils se permirent de se livrer à

---

<sup>3</sup> [« Roche verdâtre ayant la forme d'un escalier » (Littré).]

des spéculations qui leur étaient propres, avec la liberté la moins restreinte, en sorte que, avec ce qui est propre à Werner, nous possédons beaucoup de choses qui lui sont étrangères ; et comme aucun de ces auteurs n'a suivi les doctrines de Werner dans leur entière et leur originelle pureté, aucun de ces ouvrages n'a une grande valeur, et ne porte les marques absolues de son autorité, et souvent au contraire il s'est opposé, par des arguments forts et décidés, à des opinions qu'ils contiennent.

En Angleterre et en Italie, où avant le temps de Werner les recherches minéralogiques avaient été poursuivies avec moins d'ardeur qu'en Allemagne, la nouvelle doctrine trouva de bonne heure des partisans. Kirwan adopta sa méthode, ainsi que beaucoup d'autres prosélytes du système établi ; Hawkins, Mitchell et Weuves, firent partie de la nouvelle école, et le dernier publia une bonne traduction de l'ouvrage de Werner, sur les caractères extérieurs des minéraux. Dernièrement le professeur Jameson a reçu son instruction minéralogique à Freyberg.

Du côté de l'Italie, Napione étendit la doctrine de son maître ; et en Danemarck [*sic*], les travaux de Wad et de Esmark lui attirèrent des approbateurs et des partisans.

Brochant vint de France pour recevoir des leçons de Werner, et il retourna chargé de connaissances dans sa patrie, où lorsqu'il devait attendre la récompense de fonder une nouvelle école, il reçut presque comme punition un exil de sa terre natale.

Après Brochant, d'autres défenseurs de la doctrine de Werner vinrent en France ; mais leurs services à la cause ne doivent pas nous arrêter, à l'exception de ceux de d'Aubuisson, qui fut le premier à communiquer au public un exposé véridique des différentes doctrines de Werner.

Dans le but de donner une histoire aussi concise que possible des progrès de cette doctrine dans les autres pays étrangers, je dirai seulement qu'en Espagne et en Amérique, elle fut connue par les soins de Herzgin et de del Rio ; qu'en Portugal les disciples de cette école furent endoctrinés par Andrada, et que le système y fut complètement publié et adopté.

Jusqu'ici, en parlant de Werner, nous n'avons parlé que de ses travaux en Géognosie et en Oryctognosie, sciences dans lesquelles il devait rendre son nom immortel, et nous avons parlé de ses opinions à ce sujet, par lesquelles et par ses recherches sur la structure du globe, il s'efforça avec tant de persévérance de diriger l'attention de ses partisans vers les différentes branches de la Minéralogie.

L'incident le plus remarquable dans les dernières années de la vie de Werner, fut son voyage à Paris en 1802, occasionné par son

amour et son zèle pour la science, et dans le désir de conférer avec les naturalistes de la France les plus dévoués à sa cause. Cet homme, aussi savant que modeste, et quoique n'étant pas insensible à la valeur des honneurs, se trouva, dans cette occasion, accablé par les preuves multipliées de la distinction la plus flatteuse, inspirées par la connaissance désintéressée de son ouvrage.

Le cabinet que Werner a laissé est le résultat d'une vie employée dans les recherches les plus louables, pour en compléter la collection ; et les sacrifices que sa formation a nécessités, sont une preuve convaincante de ses efforts pressés dans l'intérêt de la science. Ce cabinet a une double valeur, provenant d'abord du grand mérite de celui qui a fait la collection, et ensuite de la connaissance scientifique déployée dans son arrangement. Cette collection importante est maintenant en la possession de l'Académie de Freyberg, à laquelle Werner l'a léguée d'une manière extrêmement désintéressée.

Werner appartenait à la plupart des Sociétés savantes nationales et étrangères. Notre Académie royale des Sciences le comptait au nombre de ses membres depuis 1808. Une Société fondée à Edimbourg [*sic*] a pris son nom comme une distinction honorable, et, peu de temps avant sa mort, il fut élu président d'une Société fondée dans sa patrie pour l'encouragement de la Science qui lui a de si grandes obligations.

Werner travailla aussi long-temps qu'il vécut ; ses sacrifices pour l'avancement de la science l'avaient fait renoncer au bonheur de devenir époux et père, quoique, d'après un caractère aimable, son air affable et serein, il paraissait particulièrement formé pour les plaisirs purs de la vie domestique. Entouré d'un cercle nombreux de ses amis et de ses élèves, et sentant sa fin approcher, il leur communiquait librement tout ce qu'il savait, et leur ouvrait intimement et confidentiellement son âme tout entière. Fermement occupé de l'accomplissement de ses devoirs, on le vit, dans un âge extrêmement avancé, continuer à jouir d'une vigueur remarquable, plein des vues les plus lucides et des conceptions les plus élevées.

L'estimable roi de Saxe, l'ami et le protecteur du mérite, quelque part qu'il se trouve, le distingua comme un exemple d'un rare mérite.

La postérité se formera une idée juste et vraie de son mérite éminent, et trouvera que sa mort fut une grande perte. Werner n'appartenait pas à la Saxe seulement ; mais il fut le bienfaiteur du monde entier.

Académie royale des Sciences de Munich, 25 août 1817.



**T R A I T É**  
**DES CARACTERES**  
**EXTÉRIEURS**  
**DES FOSSILES,**

*Traduit de l'allemand de M. A. G. WERNER,  
Inspecteur des Mines & Professeur de Miné-  
ralogie à l'Académie des Mines de Freyberg;  
de la Société économique de Leipfick, de  
celle des amis de la Nature de Berlin, &  
de celle de l'Art d'exploitation des Mines.*

PAR le Traducteur des Mémoires de Chymie  
de Scheele.



**A D I J O N,**  
De l'imprimerie de L. N. FRANTIN, Imprimeur du Roi,  
Se vend chez MAILLY, Libraire, place St Fiacre.  
*Et se trouve à Paris*  
Chez ONFROY, Libraire, rue St. Victor, n°. 11,  

---

**M. D C C. X C.**  
**AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.**

**DOCUMENTS LITTÉRAIRES**  
**ET TÉMOIGNAGES**

A MARIE.

Laisse-toi fléchir, ô ma douce mère, donne-moi un signe de ta clémence ! tout mon être repose en toi et je ne te demande qu'un moment.

Souvent dans mes rêves, je t'ai vue si belle, si compatissante, portant sur ton sein un Dieu enfant, qui semblait avoir pitié de moi, enfant comme lui. Mais toi, tu détournais ton auguste regard pour l'élever dans les cieux.

Qu'ai-je fait pour t'offenser, mes ardentes prières ne sont-elles pas à toi ? ton sanctuaire n'est-il pas le reposoir de ma vie ? reine sainte, reine trois fois bénie, prends donc mon cœur, prends ma vie !

Marie, je t'ai vue dans mille tableaux, mais nul ne t'a peinte telle que je t'ai vue dans mon âme. Je sais seulement que depuis cette apparition divine, le bruit du monde passe autour de moi comme un songe, et que le ciel est descendu dans mon cœur.<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> Novalis, *Cantique spirituel*, traduction inconnue, citée dans les *Mémoires du Chanoine Schmid*, Casterman, 1858.

## RÉCEPTION DE NOVALIS EN FRANCE

[Deuxième réception : la génération de 1885]

**N**otre génération poétique de 1885, sans avoir connu à fond le romantisme allemand, en a eu pourtant des notions exactes... C'est à cette époque seulement qu'il faut chercher l'influence exercée en France par Novalis et ses contemporains.

[...]

Le fondement esthétique du symbolisme repose, comme celui du romantisme allemand, sur les assises de l'idéalisme transcendant. On se rappelle les principes mille fois exposés du lyrisme contemporain : la nature est un état d'âme ; nous sommes des réceptacles de sensations et d'images que nous projetons au dehors de nous par des intuitions immédiates ; les choses nous intéressent moins en elles-mêmes que selon les vibrations de notre conscience à leur occasion ; un paysage est notre moi qui chante de certaine façon, etc. Dans son article M. Jean Thorel a bien noté cette influence de l'idéalisme, entendu dans son sens allemand, et non plus comme une vague aspiration de l'au-delà, sur notre génération. « Ce que la *Revue Wagnérienne* et la *Revue Indépendante*, écrit-il, appelaient philosophie et littérature wagnériennes, ce n'était autre chose que l'idéalisme fichtéen. » La *Revue Wagnérienne* en effet, – dont il serait curieux de dépouiller la collection – eut sur les poètes symbolistes une grande autorité, grâce au talent si averti de M. Téodor de Wyzewa<sup>5</sup>. De plus, les deux plus authentiques ancêtres du symbolisme, Villiers de L'Isle-Adam et Stéphane Mallarmé, ont toujours été de purs fichtéens. « M. Mallarmé, écrivait M. de Wyzewa, admet la réalité du monde, mais il l'admet comme une réalité de fiction. Pour lui, la nature, avec ses chatoyantes féeries et les sociétés humaines effarées, n'est qu'un rêve de l'âme, réel certes, mais tous les rêves ne sont-ils point réels ; et notre âme est-elle autre chose qu'un atelier d'incessantes fictions, souverainement joyeuses lorsque nous avons conscience que c'est nous qui les créons ? » D'autre part, *Claire Lenoir* et *Axel* sont pleins de phrases fichtéennes telles que : « Dieu n'est que la projection de mon esprit, comme toutes choses ; je ne puis sortir de mon esprit... Tu possèdes l'être réel de toutes choses en ta pure volonté... Tu n'es que ce que tu penses... Tu crois apprendre, tu te retrouves ;

<sup>5</sup> [Cf. Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1900.]

l'univers n'est qu'un prétexte à ce développement de toute conscience. » « Pour qui sait, ajoute M. Jean Thorel, que toute l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam, comme celle de M. Stéphane Mallarmé, sont en chaque instant pénétrées de ce sentiment que nous venons de leur voir, il sera facile de découvrir des traces continuelles de l'importance qu'eut leur autorité sur la plupart des symbolistes. » Rappelons aussi pour mémoire que la première traduction des œuvres de Novalis, est due à Maeterlinck et que dans le *Trésor des Humbles* se trouve un brillant commentaire de l'idéalisme allemand.

Cet idéalisme dans les œuvres symbolistes n'est plus un simple élan sentimental, mais revêt bien le caractère d'une doctrine, définie, qui repose, comme chez Fichte et ses disciples littéraires, sur une théorie de la connaissance. À côté de l'intelligence discursive, les poètes contemporains admettent, plus ou moins consciemment, une faculté lyrique ayant son activité propre et permettant d'avoir de l'univers une sorte de vision centrale et directe. Cette faculté, que les Allemands nomment *Einfühlung* et qui correspond à ce que Bergson appelle *intuition*, permet au poète de penser d'un coup tout son poème, de s'intérioriser dans l'objet de son chant, jusqu'à ce que l'expression de ce chant soit son âme même vécue dans le temps de sa conscience.

D'autre part l'objet de la poésie pour les romantiques allemands, comme pour les symbolistes, est d'exprimer l'inexprimable, tous les rapports secrets qui unissent les paysages à une vie d'homme, les correspondances intimes entre les objets divers qui nous entourent et notre moi, l'ambiance mystérieuse où baignent nos sentiments, l'harmonieux concert et les polyphonies multiples qui se jouent dans le silence de nous-mêmes. Novalis se proposait précisément dans ses *Hymnes à la Nuit* de chanter ce qui échappe à toute représentation. Les symbolistes, de même, ont voulu dire la réalité qui se dérobe derrière les phénomènes, les modulations que le sentiment de l'inconnaissable déchaîne en nous.

[...]

*De la musique encore et toujours*

*Que ton vers soit la chose envolée...*

s'écrie Verlaine sûr d'être entendu de sa génération. Un lyrisme ainsi compris, une poésie d'états d'âme où s'unissent les rapports secrets du sensible et de l'intelligible, où l'on veut « atteindre l'essence dont les manifestations se jouent à la surface des choses », réclament des modes d'expression plus souples et variés, un langage moins objectif, des termes, si j'ose dire, plus *immanents*, des images entièrement recrées qui cliquent sans la figer la sensation. D'où les réformes métriques, tentées par les romantiques allemands et les

symbolistes. M. Spenlé, dans son très érudit ouvrage sur Novalis, fait remarquer que le troisième en entier et le début du quatrième des *Hymnes à la Nuit* sont écrits en prose rythmée. De cette prose rythmée, ajoute le critique, on voit se dégager peu à peu une forme lyrique différente : le vers libre. Et M. Spenlé nous cite une très intéressante lettre de Novalis adressée à Schlegel en janvier 1798. Novalis rêve d'un rythme plus malléable et d'une métrique plus subtiles

La poésie, dit-il, semble ici se relâcher de ses exigences, devenir plus docile et plus souple. Mais celui qui tentera l'expérience dans ce genre s'apercevra bien vite combien cela est difficile à réaliser sous cette forme. Cette poésie plus large (*diese erweiter te Poesie*) est précisément le problème le plus élevé du compositeur poète, un problème qui ne peut être résolu que par approximation et qui est déjà du domaine de la poésie supérieure... Ici s'ouvre un champ illimité, un domaine vraiment infini. On pourrait appeler cette poésie supérieure : la poésie de l'Infini.

Les symbolistes, ont, à leur tour, cherché un rythme en adéquation avec leur esthétique, « un rythme basé réellement sur les sensations auditives produites par la lecture normale du vers, et une combinaison plus consciente sinon plus savante, des effets d'harmonie qu'on ne remarquait guère jusqu'ici qu'à la rime, et que, pourtant il serait facile d'analyser dans leur belle complexité chez les grands poètes antérieurs qui les ont produits, tous d'instinct et par la seule vertu de leur génie ». On sait la fortune du *vers libre* et à quel point nos poètes l'utilisèrent. La réforme prosodique est, sinon un fait accompli, du moins passé en usage dans le lyrisme contemporain. La pensée ne doit plus s'astreindre à une forme poétique préétablie, mais créer son, propre mouvement, son rythme exact, ses accents variés, ses temps forts et faibles qui dessinent sa grâce sinueuse et son dynamisme intérieur.

Un autre rapprochement s'impose : le goût commun des romantiques allemands et des symbolistes, pour la légende, le folklore, la chanson Populaire, la fable, ce que les poètes d'outre-Rhin nomment le *Maerchen*. Si ce dernier revêt de préférence le caractère du mythe platonicien chez Novalis et ses émules, le *Maerchen* emprunte davantage chez nos poètes son inspiration aux sources populaires, aux chants naïfs du Moyen-Age ou de nos provinces. Ce qui, selon Schlegel, donnait le plus de valeur à la poésie antique, c'était la beauté des mythes qu'elle avait enfantés ; et le poète qu'il prisait le plus depuis l'antiquité c'était Dante, à cause du merveilleux monde d'images et de légendes qu'il avait su créer<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup> Novalis écrit de son côté : « Le *Maerchen* est comme un rêve épars ; un

On trouvera dans le livre de M. Robert de Souza : *la Poésie populaire et le lyrisme sentimental*, l'essentiel des préoccupations lyriques de nos poètes modernes à ce sujet. Tous, plus ou moins, mais tous ont cru bon d'aller se retremper à la source du mythe populaire et d'y puiser une inspiration plus fraîche et plus libre. Alors que les parnassiens ne se servaient de ces légendes « que comme d'ornements agréables, sans avoir conscience de leur sens profond », les symbolistes y ont découvert une précieuse mine de rêve, et de vérité sentimentale intense. L'humanité dans sa jeunesse fut attentive au mystère des choses, et ce mystère, ce sentiment de l'ineffable, elle l'exprima dans ses chansons souples, dans ses plaintes pleines de fraîcheur et d'âme. En retournant aux origines du lyrisme pur, dépouillé d'artifice, le symbolisme nous a libérés d'une poésie factice, nous a fait revivre des heures bienheureuses. L'illusion a extrait de l'Inconscient une poésie sentimentale et très prenante.

Il importe de signaler encore deux points de contact entre la mentalité des romantiques allemands et celle des symbolistes, je veux parler de l'ironie et du sentiment religieux.

L'ironie est presque un dogme dans l'esthétique de Novalis et, surtout chez Schlegel, elle fait partie intégrante du rêve, car « l'humour nous présente, dans un alliage imprévu, la nature mêlée à l'esprit, le conscient uni à l'automatique, tous deux à la fois contrastants et identiques ». M. Spenlé ajoute : « L'ironie romantique, issue, comme le pessimisme, de l'idéalisme philosophique, est donc l'intuition d'une contradiction initiale de l'Être, le sentiment de l'universelle illusion. » Ne prenons pas le monde au sérieux, dit en substance Novalis, car il n'est qu'un ensemble de phénomènes, de symboles, derrière lesquels se cache la réalité. Il importe que l'artiste demeure au-dessus de son œuvre, la domine, et qu'on sente qu'il joue. Si l'auteur des *Disciples à Saïs* s'est attaqué au *Wilhelm Meister* de Goethe et a cru le dépasser par son *Henri d'Ofterdingen*, il a commencé par l'aimer passionnément. Ce qu'il admire tout d'abord dans le célèbre roman, c'est justement l'art de traiter avec la même ironie les faits vulgaires et les faits importants et d'employer une forme capricieuse et imprévue.

[...]

Quant au sentiment religieux, on pressent que nous devons le retrouver chez les romantiques allemands et nos poètes contemporains, car il découle des principes que nous avons reconnus communs à ces deux, générations. Une telle façon de

---

ensemble de merveilleuses choses et d'événements, une fantaisie musicale, les sons harmonieux d'une harpe d'Éole, la nature même. » Il dit encore : « *Alles poetische muss märchenhaft sein.* »

concevoir le lyrisme : intuition, subjectivisme, évocation d'une réalité intérieure a de grandes ressemblances avec le phénomène psychologique décrit sous le nom de foi, et que certains auteurs ont défini un « état lyrique ». Cette esthétique est propice aux élans de l'âme et développe chez l'artiste une sorte d'*aspiration* plus ou moins mystique.

On sait que, pour Novalis, l'intuition ou la foi surpasse en dignité la raison. Chaque romantique voulut avoir ses visions, ses extases, ses révélations. C'est le triomphe des sectes d'illuministes et d'ésotériques. L'influence de Bœhme est palpable dans les œuvres de la génération de 1795. Un mot résume ce mouvement idéaliste : la *religiosité*, qui éveille « la nostalgie de nous perdre et de nous dissoudre dans quelque chose de plus grand que nous ». Schleiermacher, écrivait Novalis, « a annoncé une sorte d'amour de la religion, une religion esthétique, presque une religion à l'usage de l'artiste qui a le culte de la beauté et de l'idéal ». De cette époque datent les *Hymnes spirituelles* de Novalis, les effusions de Schlegel, de Tieck et de Schelling, l'école allemande de peinture, dite école chrétienne, qui donne comme unique fondement à l'art l'inspiration, laquelle n'est possible qu'à ceux qui ont la Foi.

Ce courant spiritualiste existe d'une façon caractérisée chez les symbolistes. Il serait facile de réunir mille traces de religiosité dans les œuvres de notre époque. Il suffit de rappeler les premiers ouvrages de Maeterlinck ; ses traductions de Ruysbroeck, son *Trésor des Humbles* imprégné de mysticité ; les élévations spirituelles de Verlaine dans *Sagesse* ; les prières de Max Elskamp ; l'*Amour divin* de Vielé-Griffin ; l'ésotérisme d'un Villiers de l'Isle-Adam, etc., autant de réalisations sur le plan sentimental des idées esthétiques actuelles.

Ces quelques rapprochements entre les romantiques allemands et les poètes de la génération de 1885 aident à mieux saisir le parallélisme de deux esthétiques développées à près d'un siècle de distance. Il a fallu chez nous une double réaction : et contre le romantisme de 1830 trop superficiel, trop purement imaginaire, et contre l'attitude positiviste, des parnassiens, pour amener notre poésie à une plus profonde compréhension des lois du lyrisme. Ainsi, l'histoire littéraire nous offre mille *corsi* et *ricorsi* entre le naturalisme et l'idéalisme interprétés selon le génie des races et le goût particulier des générations ; de même qu'à une époque musicale où l'harmonie prédomine succède une autre amie de la mélodie. Chaque idéal d'art est représentatif d'une manière générale de penser. En s'acheminant dans la voie que nous avons indiquée, à la suite du romantisme allemand, mais en imprimant aux œuvres le

cachet de notre esprit national, le lyrisme contemporain dévoile tout un pan de l'âme moderne. L'avenir dira combien de temps durera et quelles œuvres honoreront cette mentalité.

Tancrède de Visan

## Publication



- Caspar David Friedrich, *En contemplant une collection de peinture*, édition établie et traduite par Laure Cahen-Maurel, José Corti, 2011.

### [extraits]

L'homme noble (peintre) reconnaît Dieu en tout ; l'homme du commun (également peintre) ne voit que la forme, pas l'esprit.

L'art est à comparer à un enfant, la science à un homme.

La seule source véritable de l'art est notre cœur, le langage d'une âme pure d'enfant. Une création qui n'a pas jailli de ce puits-là ne peut qu'être artifice. Toute œuvre d'art authentique est recueillie en une heure bénie et naît en une heure faste de cette nécessité intime du cœur, souvent à l'insu de l'artiste.

Ferme l'œil de ton corps pour d'abord voir ton tableau avec l'œil de l'esprit. Puis mets au jour ce que tu as vu cette nuit, afin que cela agisse en retour sur d'autres, de l'extérieur vers l'intérieur.

---

**NOVALIS 2008**  
**Réception de Novalis en France**

(NOUVEAU CATALOGUE 2011)

**Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1900.**

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [*sic*], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

**Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.**

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

**Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.**

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

**Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.**

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

**Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.**

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

**Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.**

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [*sic*]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »



**Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.**

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

**Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.**

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

**Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Offerdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.**

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

**Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.**

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

**Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.**

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. **Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis.** »

**Volume 12 – Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.**

« Parmi les écrivains d'une originalité remarquable, que l'Allemagne a produits depuis son récent éveil littéraire, Novalis tient une des premières places. »

**Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.**

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

**Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.**

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

**Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.**

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

**Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.**

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

**Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.**

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

**Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.**

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

**Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.**

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

**Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.**

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,  
Eut un amant divin de sa beauté sacrée,  
Qui, vers le grand secret ne cessant d'aspirer,  
Nuit et jour épiât ses pas pour l'adorer... »

**Volume 21 – Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.**

« Le poète qui s'était trouvé dans les *Hymnes à la Nuit* devait se développer encore dans les *Chants spirituels*, et dans le grand roman que sa mort laissa inachevé, *Henri d'Ofterdingen*. Mais le penseur avait dégagé en même temps, dans les *Disciples à Saïs* et dans ses *Fragments*, l'esquisse d'une philosophie qui peut trouver place parmi les plus nobles, parmi les plus puissants efforts de l'esprit humain. »

**Volume 22 – Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.**

« La profondeur de son sens symbolique dépasse assurément ce qu'ont écrit les autres poètes de l'École romantique allemande. »

**Volume 23 – Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.**

« Si l'on veut définir d'un mot le caractère essentiel de la pensée de Novalis, on devra, je crois, dire qu'elle est profondément et en toute sincérité mystique. Novalis appartient à cette lignée de mystiques allemands qui, d'Eckhart, Suso et Tauler, à Jacob Böhme, puis de là au piétisme du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles, s'est constituée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme. »

**Volume 24 – Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.**

« Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. »

**Volume 25 – Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.**

« Novalis s'est emparé de l'homme de la montagne, du mineur dont il arrange et compose le poème à l'aide la tradition. La nature ne parle qu'à l'homme libre : lui seul comprend ses langues mystérieuses... »

**Volume 26 – Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.**

« Si la correspondance de Novalis nous permet de saisir sur le vif l'action directe de l'auteur de *Don Carlos* sur la jeunesse contemporaine, son œuvre littéraire, bien que déjà davantage dégagée de cette influence, en garde cependant plus d'une empreinte définitive. »



Friedrich von Hardenberg.

## SOMMAIRE

### Document biographique

- Novalis à Freyberg : « Abraham Gotleb Werner », Académie royale des Sciences de Munich, 25 août 1817.

### Documents littéraires et témoignages

- Novalis, *Cantique spirituel*, traduction inconnue, citée dans les *Mémoires du Chanoine Schmid*, Casterman, 1858.
- *Réception de Novalis en France*, La génération de 1885 : Tancrède de Visan, « Le romantisme allemand et le symbolisme français » (suite et fin), *Mercur de France*, 1910.

### Publication

- Caspar David Friedrich, *En contemplant une collection de peinture*, José Corti, 2011.

### NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés  
2006-2012